

dôme, un rassemblement qui demande des nouvelles ; boulevards, grande foule joyeuse, et drapeaux à toutes les fenêtres ; Bourse, pas plus d'énergumènes que dans les jours de forte spéculation. Rien de plus. Au moment de mon retour, les mines commençaient à être longues, bien longues, car les journaux démentaient la fausse nouvelle. "Rien de plus ? rien de plus ?" disait l'Impératrice avec insistance. — "Vrai, ai-je répondu, voilà ce que j'ai vu et tout ce que j'ai vu."

Sa Majesté s'est retirée aussitôt.

Je me suis retourné vers les assistants : "Voulez-vous bien me dire ce qu'il y a par ici ?"

Il y avait, qu'en rentrant à Paris, M. Emile Ollivier avait rencontré son hôtel de la place Vendôme plein de gens venant lui demander compte de ce qui se passait à la frontière. On s'en prenait à lui, l'auteur de la loi du silence, de l'émoi causé par les fausses dépêches. Il a essayé de discourir. On l'a envoyé promener. Il s'est fâché, a fait évacuer son local, et, en même temps il envoie un télégramme à l'Impératrice où il est parlé de troubles sérieux, de révolution imminente et autres choses semblables. Conclusion : l'Impératrice doit rentrer sur-le-champ à Paris afin de pourvoir au mieux à la situation nouvelle. Personne ne disconvenait que les choses pouvaient, d'un moment à l'autre, tourner au pire. Les heures actuelles sont effrayantes par leur puissance ruineuse. Mais encore faut-il ne pas se précipiter au-devant des cataclysmes et ne pas oublier les ménagements dus à une femme qui n'a jamais boudé à son devoir.

Le Régente ne demande pas mieux que de rentrer à Paris, si cela est utile. Mais elle trouve que la mesure est prématurée et inopportune. Elle a envoyé le général Lepic à Paris pour étudier la situation.

Vers six heures, dépêche de Metz. Frossard est engagé. Pas de nouvelles de Mac-Mahon. Succès incertain. Bon espoir. Voilà sous quelle impression on se met à table. Metternich est là ; il fait, comme tout le monde, fière et forte apparence ; comme tout le monde, il est tenaillé aux entrailles. On se lève de table, on marche sans but. Dans mes allées et venues, je trouve, dans un salon, l'Impératrice assise autour d'une table avec le général Lepic, Cossé-Brissac et la princesse de la Moskowa. Je veux m'esquiver : "Venez ici, me dit-elle, et écoutez."

Le général Lepic faisait son rapport, nettement, froidement, impersonnellement.

Il est allé au ministère de la justice. Tous les ministres s'y trouvaient. On ne s'y entendait pas. Il a signalé Emile Ollivier, Plichon, Dejean, etc., qui portent le front haut et digne en présence des menaces de l'adversité. D'autres ont moins ferme contenance. On n'a pas su s'entendre sur d'autre

action que d'afficher une proclamation que le conseil des ministres publiera en son nom sans la soumettre à la Régence. "C'est incorrect, a dit l'Impératrice. Mais pour une question personnelle, je ne soulèverai pas l'ombre d'une difficulté."

Lepic a continué : "Les ministres demandent que toutes les dépêches de l'Impératrice soient livrées au public. — Je le veux bien. — C'est tout ce que le conseil des ministres m'a chargé de demander à Sa Majesté. — Ce n'est guère. J'espérais davantage."

— De là, poursuivait Lepic, je suis allé chez Piétri. Il a fait sa proclamation, lui aussi, mais il se met en mesure de la faire respecter. Homme de tête, en qui on peut avoir confiance. Il croit qu'il y a des dessous révolutionnaires dans les incidents de la journée, et que l'on pourrait bien, à l'aide de la déception générale, tenter quelque surprise. Il se mettra en garde contre les coups fourrés, d'abord avec les agents de ville, puis il fera vigoureusement marcher la garde de Paris ; si cela ne suffit pas, il fera appel à l'armée."

Lepic s'est rendu ensuite chez le maréchal Baraguey-d'Hilliers. C'est juste le moment choisi par le maréchal pour se montrer boudeur. Pourquoi ? Peut-être parce qu'on ne lui a pas donné un corps d'armée à commander, peut-être parce qu'on néglige de le consulter, qui sait encore ? Il reçoit de haut le général Lepic, qui est pourtant un ami de vieille date : "Monsieur le général, vous savez comme moi quelles sont les troupes dont je dispose. Monsieur le général, vous n'ignorez pas que je ne peux marcher que sur les ordres des ministres responsables. Et toujours monsieur le général de-ci et monsieur le général de-là. Mais qu'importe cette grognonnerie. Le maréchal est un vrai soldat qui fera son devoir."

Après ces diverses visites, le général est revenu au ministère de la place Vendôme. On y avait pris une nouvelle décision, celle d'envoyer M. Maurice Richard à Metz afin de faire connaître à l'Empereur la situation politique. L'Impératrice écoute sans sourciller. Mais elle est horriblement pâle. "Je ne m'oppose à rien, finit-elle par dire, mais, vraiment, l'Empereur a déjà assez de tracas, et nous devrions savoir porter les nôtres."

Le rapport de Lepic était terminé. L'Impératrice allait se retirer, quand on me remet une dépêche du Grand-Aumônier me prescrivant de reprendre, dès le lendemain, le service des Tuileries, et de remettre mes fonctions de Saint-Cloud à mon collègue, l'abbé Liabeuf. Je prends congé de l'Impératrice. Elle veut bien me dire qu'elle regrette mon départ. "— Pourquoi vous rappelez-vous à Paris ? — Pour observer le règlement qui ordonne le service par quartiers d'une semaine. Mon quartier est fini. — Vous prierez toujours à mon intention ? — Oui, Madame, pour la France."